[GÉRARDIN, Sabastien]
Lettre d'un anglois à un françois, sur la découverte du magnétisme animal. Bouillon, 1784.



LETTRE
D'UN ANGLOIS
A UN FRANÇOIS,
SUR LA DECOUVERTE
DU MAGNÉTISME ANIMAL.



LETTRE
D'UN ANGLOIS
A UN FRANÇOIS,
SUR LA DECOUVERTE
DU MAGNÉTISME ANIMAL.

LETTRE
D'UN ANGLOIS
A UN FRANÇOIS,
SUR LA DECOUVERTE
DU MAGNÉTISME ANIMAL;
ET OBSERVATIONS
SUR CETTE LETTRE.



A BOUILLON.

M.DCC. LXXXIV.



LETTRE

D'UN ANGLOIS

A UN FRANÇOIS,

SUR LA DECOUVERTE

DU MAGNÉTISME ANIMAL;

ET OBSERVATIONS

SUR CETTE LETTRE.



A BOUILLON.

M.DCC. LXXXIV.



LETTRE D'UN ANGLOIS *A* *UN FRANÇOIS*, SUR LA DÉCOUVERTE *DU MAGNÉTISME ANIMAL*.

N'EN doutez pas, Monſieur, nous ſommes infiniment jaloux de la préférence que M. Meſmer a donné à la France, pour la révélation de ſa ſublime découverte. Je ne ſuis pas aſſez aveuglé par le ſentiment de la Patrie, pour croire que M. Meſmer n'eut pas auſſi trouvé chez nous des obſtacles, & même des perſécutions; car nous avons bien auſſi des Facultés

qui paſſent leur temps à ſe complimenter & à calomnier autrui, des Médecins qui ne guériſſent pas, des Savans qui valent des ignorans pour l'entêtement & la mauvaiſe foi, des Dames qui ne parlent jamais mieux que de ce qu'elles n'entendent pas ; enfin, un peuple de ſots, qui, ici comme par-tout ailleurs, (pour me ſervir de l'expreſſion de mes amis,) ne ſemblent deſtinés dans ce monde qu'à faire tour-à-tour l'office de tambours, & d'échos. Il eſt très-probable que nous n'aurions pas manqué de dire, comme vous, que le Magnétiſme animal n'étoit qu'une illuſion. Forcés enfin par les faits, de convenir que c'étoit quelque choſe de plus qu'une illuſion, nous aurions dit, en ſuivant toujours votre même marche, & ſans en rien ſavoir de plus, que cet agent pouvoit être dangereux, qu'il étoit au plus applicable à certain cas particuliers & très-rares, enfin qu'il pouvoit ſoulager pour le moment, mais qu'il ne guériſſoit de rien ; nous aurions ajouté, que tout ce ſecret conſiſtoit dans l'uſage du ſoufre & de l'aimant ; nous aurions fait beaucoup d'eſtampes & de plaiſanteries tout auſſi mauvaiſes que les vôtres ; mais cependant nous aurions voulu que nos Médecins priſſent la peine d'aller examiner, obſerver avec ſoin le traitement de M. Meſmer.

& nous ne leur aurions jamais permis de dire un mot fur ce qu'ils n'entendoient pas. Quelque refpect que nous ayons ici pour leur fcience, nous croyons très-fermement qu'il eft une infinité de chofes que les Docteurs des Facultés, & les Savans des Académies ignorent. Nous fommes encore très-perfuadés qu'il faut fe méfier de leur jugement, toutes les fois qu'il s'agit de découvertes qu'ils n'ont pas faites; & nous avons remarqué que la vérité avoit une marche fouvent contraire à celle qu'on devroit naturellement lui fuppofer. Il paroîtroit convenable qu'elle fe manifeftât d'abord aux Savans, & que par eux enfuite elle arrivât au Public; mais c'eft précifement le contraire : prefque toujours elle arrive du Public aux Savans. J'ai cherché longtems la raifon de ce phénomene, & je crois l'avoir trouvée dans les difpofitions habituelles de ces Meffieurs. Ces difpofitions font telles, qu'elles les rendent incapables de voir la vérité; car elle choque leurs préjugés & bleffe leur amour propre; en voilà affurément plus qu'il n'en faut, pour que ceux même d'entr'eux qui ont le plus de bonne foi & de modeftie, foient tentés de la repouffer. Du moment où j'ai appris la découverte du Magnétifme animal, j'ai prédit tout ce qui arrive chez vous aujour-

d'hui, & j'ai annoncé que ce feroit le Public qui détermineroit l'opinion de vos Académies & de vos Facultés. Je vois avec plaifir, je l'avoue, par les lettres que je reçois à chaque inftant de Paris, que vos Corps fcientifiques, commencent un peu à s'allarmer de la confiftance que prend la doctrine de M. Mefmer, & que vos Médecins n'ont plus gueres que la reffource de prophétifer. Ils annoncent, & l'on cite un de leurs plus grands oracles, que dans fix mois, il ne fera plus queftion du Magnétifme animal. Franchement il faut qu'ils ayent perdu la tête pour prendre un terme fi court. Je crains bien pour eux que l'événement ne démente la prophétie, & que cela n'ajoute infiniment à tant d'autres raifons, que l'on a de douter de leur infaillibilité. Les moins infpirés d'entr'eux, paroiffent craindre très-férieufement d'être obligés de revenir fur leurs premieres affertions, on affure même que fans les liens facrés qui les uniffent à la Faculté, plufieurs conviendroient de la vérité des faits dont ils ont été témoins, que plufieurs fouffrent intérieurement d'être forcés de nier ce qu'ils ont eux-mêmes éprouvé. On affure cependant que les Médecins arrivent de toutes les Provinces, & des Villes les plus confidérables du Royaume. Ces Mé-

decins, quelque refpect qu'ils ayent d'ailleurs, pour les fublimes connoiffances & la dignité de leurs confreres de Paris, fe permettent de dire; que fur certains articles, fur la Médecine, par exemple, ils en favent tout autant qu'eux, & ils avouent que la doctrine du Magnétifme animal, leur paroit de la plus grande importance. Quel terme aura donc l'abfurde entêtement des Docteurs de Paris ? C'eft là précifement ce qu'on ignore, ajoute mon Correfpondant, il eft très-probable qu'ils ne fe rendront qu'à la derniere extrêmité, & quand ils y feront forcés par l'exemple des Provinces. On ne fauroit difconvenir qu'il ne foit infiniment défagréable pour un Docteur, de renoncer à la plus grande partie de la fcience qu'il a acquife, de revenir à la bonne & fimple nature, d'avouer qu'elle fait tout, & qu'il n'y a de sûreté que dans fes moyens; de confentir à voir diminuer de jour en jour fes revenus & fon importance : tous ces facrifices doivent coûter fans doute; mais enfin il faudra en venir là. La vérité n'en triomphera pas moins; d'où je conclus qu'ils ne feroient pas mal de fe préparer à la révolution qui les menace, par un examen bien réfléchi du Magnétifme animal, & de paroître rechercher ce que tôt ou tard

ils feront forcés d'adopter. Leur vanité aura bien autrement à fouffrir, quand il s'agira de répondre à tous les reproches dont on ne manquera pas de les accabler, à celui fur-tout d'avoir condamné ce qu'ils n'entendoient pas, & ne vouloient pas entendre.

Cette révolution paroît déja plus prochaine qu'on ne le croit. Vos papiers publics rapportent les diverfes opinions de quelques-uns de vos Savans, qui, après beaucoup d'expériences fur l'aimant, paroiffent convenir qu'il pourroit bien auffi exifter un Magnétifme animal, comme il en exifte un minéral; c'eft déjà quelque chofe; ils ont fait-là une grande découverte; il faut efpérer qu'avec quelques pas de plus, ils arriveront. Il eft à propos d'obferver cependant, que ces mêmes expériences d'aimant, dont ils s'attribuent l'honneur, font dûes à M. Mefmer. Je conferve d'anciens Journaux dans lefquels il a dit tout ce que ces grands Phyficiens s'amufent aujourd'hui à faire réimprimer. Rien n'eft fi commun dans tous les pays du monde, que ces réputations que l'on fe compofe des travaux & du génie d'autrui. Vous en avez un exemple bien frappant fous les yeux, dans la conduite d'un M. Deflon, dont le nom célébre a déjà volé au-delà des mers,

accompagné, il eſt vrai, d'une petite note d'ingratitude & de mauvaiſe foi, qui en ternit un peu la gloire. L'hiſtoire de ce M. Deſlon me rappelle une fable dont l'application pourra paroître ici aſſez juſte.

On dit qu'un jour les oiſeaux voulant ſe donner un Roi, convinrent d'élire celui d'entre eux qui s'éleveroit le plus haut. Le Roitelet, ſans perdre ſon tems à faire de vains efforts, ſe cacha tout bonnement ſous l'aîle de l'Aigle. Le ſignal eſt donné, tous prennent leur eſſor; dans un inſtant l'Aigle eſt au plus haut des airs. Il y planoit avec confiance, quand le Roitelet s'échappe de deſſous ſon aîle, & monte au-deſſus de lui. Les Geais, les Oies, les Dindons & toutes les eſpeces de genres à-peu-près ſemblables, charmées de trouver une occaſion de faire piece à l'Aigle dont ils envioient depuis long-tems les ſuccès, crierent à la merveille; on ne parla plus que du fripon d'oiſeau, qui fut élu. Il eſt vrai que quelques gens ſenſés qui ſe trouverent parmi les oiſeaux, lui donnererent, par dériſion, le nom de Roitelet, nom qui depuis lui eſt reſté. L'Aigle auroit pu écraſer d'un coup de bec le chétif ſouverain, mais ſa vengeance fût de s'élever plus haut encore, après avoir pris la précaution de re-

garder ſous ſes aîles. Bientôt il triompha des friponneries des Roitelets & des clameurs des Dindons.

Je vous laiſſe tirer l'argument de cette fable, Monſieur, & je finis en vous priant de ne me laiſſer rien ignorer de tout ce qui ſe paſſe chez vous, relativement au Magnétiſme animal.

J'ai l'honneur d'être, &c.





OBSERVATIONS

De l'Editeur, auxquelles le Texte de cette Lettre a donné lieu.

On demande, & toujours avec étonnement, ce qui peut causer cet acharnement & cette fureur, contre M. Mesmer, dans certaines gens qui ne sont ni Médecins, ni Académiciens, ni Dames, ni Abbés. Car on conçoit parfaitement qu'un Médecin dise avec emportement des absurdités sur ce qu'il n'entend pas; qu'un Académicien nie comme impossible tout ce qu'il ne sait pas, & qu'il fasse même un Mémoire contre la nature, si elle n'est pas de son avis; on ne conçoit pas moins qu'une Dame s'écrie, que le Magnétisme animal est quelque chose d'affreux, & que l'Abbé répéte l'exclamation de la Dame; & que de tout cela enfin, il résulte un *chorus* d'injures, de calomnies & de déraisonnement; mais que des hommes qui passent pour raisonnables, joignent leurs voix à celles des personnages que nous venons d'indiquer, qu'ils nient sans examen des faits que

d'autres gens ſenſés leur certifient être véritables, qu'ils ſe faſſent eux-mêmes Colporteurs de calomnies & d'abſurdités; voilà un phénoméne dont on ne ſauroit trouver la raiſon, que dans cette étrange manie de l'eſprit humain qui s'élève & s'élèvera toujours contre les vérités utiles. Il eſt très-probable, au contraire, que la doctrine du Magnétiſme animal ſeroit déjà univerſellement répandue, & trouveroit moins d'ennemis, ſi elle n'étoit qu'illuſion & charlataniſme.

Les Médecins ne devroient jamais prononcer qu'en tremblant le mot Charlataniſme, qu'ils prodiguent ſi libéralement, toutes les fois qu'il s'agit d'une découverte qui contrarie leur routine. De bonne-foi, quel nom peut-on donner à leur prétendue ſcience? Que les plus honnêtes d'entre eux veuillent bien nous dire une fois, juſqu'à quel degré de certitude ils ſont parvenus dans l'art de guérir. Faiſons paſſer ſucceſſivement vingt, cent de ces Meſſieurs de toutes les Facultés connues auprès du lit d'un malade, & voyons ce qui arrivera. Chacun de ces Docteurs aura un avis différent, (& bien à lui), qu'il ſoutiendra conſtamment être le ſeul raiſonnable,

en suppofant même, ce qui n'arrive presque jamais, qu'ils s'accordent fur la nature de la maladie, on aura donc cent avis contraires fur le traitement qu'il conviendra de fuivre, & alors nous demanderons, où eſt la certitude de cette ſcience qu'on appelle *Médecine*. Le malade cependant prend fon parti, d'en revenir ou de mourir; & dans l'un ou l'autre cas, le Médecin qui prévaut, s'applaudit toujours. Si le malade échappe; c'eſt, dira-t-il, parce qu'on a fuivi fon avis; s'il meurt; c'eſt parce qu'on a fait le contraire. Et il fe trouve des gens qui croyent aux Médecins!

Il eſt facile de conclure de cette obſervation, qu'il paroîtroit convenable que les Médecins fuſſent plus modeſtes, & fur-tout plus modérés. On les fupplie de vouloir bien fe rappeller qu'ils ont intenté un procès à ceux qui démontroient la circulation du fang; on leur fait grace de l'hiſtoire de l'inoculation, & on les invite à ufer un peu plus fobrement aujourd'hui de l'émétique & du quinquina, qu'ils ont fait autrefois condamner & profcrire.

Quant aux honorables Membres des Académies, on ne peut difconvenir qu'ils ne foient, felon que l'indique l'intitulé de leur Aſſociation, parfaitement inſtruits dans toutes les fciences

poſſibles; cependant on prend la liberté de les avertir, qu'il exiſte beaucoup de faits dans la nature, dont ils ne découvriront jamais le principe par la voie de la diſtillation ; & qu'il ne ſuffiroit peut-être pas de ſavoir décompoſer le monde, (opération qu'ils ſont très en état de faire aſſurément,) pour rendre compte de la maniere dont tout ſe meut & agit. Le pourquoi des choſes les plus ſimples & les plus communes peut les arrêter très-long-tems. Par exemple, je les défie de m'expliquer comment l'eau éteint le feu. Il me paroîtroit donc encore très-convenable, que les Savans des Académies daignaſſent quelquefois ſortir de leurs Laboratoires, & jetter un coup d'œil ſur la vaſte étendue de la Nature, avant de compoſer leurs ſublimes Diſſertations. Peut-être verroient-ils que des procédés chimiques, ne ſauroient rendre raiſon de tout, & peut-être, enfin, ne ſupposeroient-ils pas toujours du vitriol, de la limaille de fer & du ſouffre, ou autres *ingrédiens*, comme principes de ce qu'ils ne connoiſſent pas. En attendant qu'ils faſſent quelques nouvelles découvertes utiles, je penſe qu'ils feroient très-bien de ſe prêter de bonne grace à examiner celles qu'on leur propoſe.

Je penſe encore qu'il ſeroit de la dignité de

l'efprit philofophique, qui les anime, de ne point calomnier les Auteurs de ces mêmes découvertes. Ce feroit-là, ce me femble, la maniere la plus parfaite de fe diftinguer de ces vieux Corps à préjugés, connus fous le nom de Facultés, &c. qu'ils ont traités avec tant de mépris, jufqu'à ce moment, & avec lefquels ils ont paru craindre de fe voir confondus. Il faut avouer, que ces noms feuls d'*Académies*, de *Sociétés Royales*, &c., infpirent une confiance qu'il feroit affreux de tromper.

J'entends fouvent citer, contre la doctrine du Magnétifme animal, l'opinion d'un homme très-célebre, Docteur de la Faculté, Membre d'une favante Académie le S.r *** qui, dit-on, après avoir reconnu dès la fixieme leçon, la fauffeté de cette doctrine, s'eft retiré, & depuis a parlé & écrit, quoique d'une maniere affez obfcure, contre le Magnétifme. Nous nous difpenferons de nommer ce grand homme, qu'on doit aifément reconnoître à fes titres & à fa réputation.

Il y a des gens qui prétendent qu'il ne s'eft pas retiré du cours; mais qu'ayant tenu des propos peu mefurés fur la Société à laquelle

il appartenoit, on lui a fait ſentir qu'il y étoit déplacé, & qu'au lieu d'une leçon de phyſique qu'il étoit allé chercher, il reçut, en pleine aſſemblée, une leçon de morale aſſez forte. On ajoute qu'il n'en faut aſſûrément pas d'avantage pour donner beaucoup d'humeur à un Docteur, & conſéquemment pour diminuer un peu du poids de ſon opinion.

Quoi qu'il en ſoit, on convient aſſez unanimement, que ce Savant paſſe pour être doué d'une intelligence pénible & laborieuſe, quoique ſublime; que ce n'eſt pas ſans beaucoup de peines qu'il s'eſt élevé à la dignité de Docteur, & depuis à celle d'Académicien; & qu'il devoit lui en coûter infiniment, pour mettre de nouvelles connoiſſances à la place de celles qu'il a acquiſes.

L'Anglois eſt très-bien informé, quand il dit que les Médecins & les Chirurgiens les plus diſtingués des provinces de Royaume, arrivent en foule chez M. Meſmer. Oui ces hommes de mérite ſont venus voir & juger, ils ont eu le courage de renoncer aux préjugés qui auroient pû les retenir, & ils auront celui de rendre témoignage à la vérité. Pluſieurs d'entr'eux

ſont déja partis pour établir dans les Provinces le traitement du Magnétiſme animal : tous ſont convaincus des avantages inappréciables de cette découverte. Le tems ſeul pourra nous dire comment la Faculté de Paris, s'y prendra pour répondre aux faits & aux obſervations qui arriveront des Provinces. Voici l'affaire engagée de maniere à ne plus laiſſer de moyens d'échapper. Si les Médecins de Lyon, de Bordeaux, &c. obtiennent les plus grands ſuccès du Magnétiſme animal, les infirmes de la Capitale ne manqueront pas de demander à leurs Médecins, pourquoi ils ne voudroient pas eſſayer auſſi de les magnétiſer, & tenter de les guérir ; même en riſquant un peu de ſe compromettre, & il y a beaucoup à parier, que ces mêmes Médecins n'auront rien à répondre.

En attendant que les beaux eſprits de Paris, ſe décident ſur l'opinion qu'ils prendront du Magnétiſme, nous déſirons bien vivement de voir cette découverte ſe répandre dans les Provinces, & dans les campagnes, ſur-tout, dont les peuples ſont conſtamment livrés à l'impéritie & à la cupidité de miſérables ſuppôts des Facultés, mille fois plus à craindre que les épidémies les plus déſaſtreuſes. J'habite dans ce moment un village, où ſe ſont établis

deux Chirurgiens-Médecins, qui ſont en état de guerre continuelle, non avec les maladies; mais bien avec la ſanté des habitans. Dieu ſait combien ils ſaignent, purgent & médicamentent de toutes les manieres poſſibles; car ils font à la Ville leurs proviſions de drogues pour l'année, & il faut que cette proviſion ſe vende. On ne peut diſconvenir, abſtraction faite de toute opinion, pour ou contre le Magnétiſme, que les Facultés ne ſoient coupables de tous les maux que cauſent tous ces dangereux Eſculapes des campagnes, qui eſtropient & empoiſonnent journellement, à l'abri d'un brevet qu'on leur expédie pour quelques écus. Je vois avec peine, qu'il ſera plus difficile qu'on ne pourroit le croire, d'établir dans les campagnes, une médecine plus ſimple & plus ſalutaire : on n'aura pas à combattre des diſſertations d'Académies, des objections telles que celles du ſieur *** dont nous avons parlé; mais il faudra triompher des préjugés des pauvres Payſans, qui ont été tellement accoutumés, de pere en fils, à avaler des drogues, qu'il ſera long-tems impoſſible de leur perſuader qu'on peut guérir autrement; & c'eſt aux Facultés, que l'humanité entiere doit ces heureux préjugés.

On

On dit, & on répéte ſans ceſſe dans le monde, que M. Meſmer ne veut pas recevoir de Commiſſaires pour l'examen de ſa découverte. Il feroit important de bien éclaircir une fois cette queſtion, pour n'y plus revenir.

Que doit-on entendre d'abord par des Commiſſaires ? Six ou huit hommes de bonne-foi, dira-t-on, grands phyſiciens, grands Médecins, dont la réputation, égale en probité & en connoiſſances, doit inſpirer la confiance. Comme il n'y a que ſix ou huit grands hommes de ce genre dans Paris, & c'eſt encore beaucoup aſſurément, il eſt fort à propos d'obſerver qu'ils feront néceſſairement les mêmes qui ont déja prononcé, ſans examen, que la doctrine du Magnétiſme animal, n'étoit rien ; & depuis, avec examen, ont dit le pour & le contre, particuliérement ou collectivement, ſelon les tems, les lieux & les circonſtances. Il faut donc, ſuppoſer qu'ils auront cette fois plus de bonne-foi qu'ils n'en ont déja montré. Or, on avouera qu'il feroit bien imprudent de courir les riſques de cette bonne-foi, après les nombreuſes épreuves déja faites de la maniere dont ces Meſſieurs portent un jugement.

On voudra bien obſerver, qu'il ne s'agit pas ici d'une opération chimique, de l'examen d'une

poudre, d'un baume ou d'un élixir; mais d'un corps entier de doctrine, & de l'application de cette doctrine à la pratique. Or, comme cette doctrine ne ressemble point à la physique, ni à la doctrine de ces Messieurs, il s'en suit que pour se mettre en état de la juger, ils doivent, pour le moment, renoncer à toute leur science, & étudier avec simplicité & modestie. C'est, comme tout le monde en convient, ce qu'il est très-difficile d'obtenir de grands physiciens, & de grands Médecins. Voilà pour la doctrine: passons de l'application de cette doctrine à la pratique. La plupart des maladies qu'ils trouveront au traitement de M. Mesmer, sont des maladies chroniques, qui ont résisté à tous les moyens connus de la Médecine ordinaire. Il faudroit donc que ces mêmes Commissaires, après avoir eu la docilité & le bon esprit de prendre des leçons, eussent encore la constance d'observer ces mêmes maladies; ce qu'ils ne feroient pas, parce qu'il est beaucoup plus court & plus commode, de dire qu'on n'en guérit aucune. M. Mesmer avoue qu'il lui faut du tems pour la cure de quantité de maladies abandonnées par les Médecins. Le sieur *** (car quand on est assez heureux pour pouvoir citer un grand homme, il ne faut négliger aucune oc-

cafion de s'appuyer de fon autorité,) le fieur ***, qui a déclaré, dès la fixieme leçon de la théorie, que le Magnétifme n'étoit qu'une folie, n'a-t-il pas encore déclaré hautement à fa fixieme vifite du traitement, qu'il n'avoit vu guérir aucune des maladies jugées incurables, par la Médecine ordinaire? Or, quand le fieur * * * raifonne auffi parfaitement, n'eft-on pas raifonnablement en droit d'attendre la même décifion des fix ou huit autres grands hommes fes confreres.

Je finis cette note par une queftion toute fimple. Pourquoi faire dépendre le fort d'une découverte, que l'on dit être fi importante pour l'humanité, pourquoi, dis-je, la faire dépendre des préjugés, de la mauvaife foi? (car, enfin, il faut trancher le mot,) de huit hommes, quand, fur près de deux cents perfonnes inftruites de cette doctrine, on compte plus de foixante Médecins & Chirurgiens, tout auffi dignes de foi que MM. les Commiffaires, qui peuvent faire au Public le rapport de ce qu'ils ont vu & de ce qu'ils croyent. Que veut-on de plus, que la confiance avec laquelle des hommes auffi diftingués par leur probité que par leurs connoiffances, établiffent dans les Provinces le traitement du Magnétifme animal? & que peut-on efpérer de mieux, pour

des faits qui ne demandent que des yeux & une confcience droite, de grands Médecins & Phyficiens qui veulent tout diftiller, & qui nient tout ce qui n'eft pas diftillable? Les préjugés, l'intérêt, la mauvaife foi, tout concourt à rendre de tels Commiffaires très-récufables. Les vrais Commiffaires font les malades guéris, les Médecins & les Chirurgiens inftruits : voilà les juges qui doivent fixer l'opinion.

Mais, M. Deflon, me direz-vous, veut bien recevoir des Commiffaires : cela ne m'étonne pas ; ce qui me paroît bien plus furprenant, c'eft qu'il fe trouve des Commiffaires qui veuillent bien aller examiner la théorie & la pratique chez M. Deflon.

FIN.





